



Émilie Hautier, est une photographe indépendante.

Pascal Dibie, est un ethnologue français. Il est Professeur d'ethnologie à l'université Paris Cité. Son domaine de recherches s'axe sur les questions ethnologiques du monde contemporain et urbain autant que celles du monde rural. Ses principaux ouvrages publiés sont : *Le village retrouvé*, Grasset, 1979 ; *Ethnologie de la chambre à coucher*, Grasset, 1987 ; *Le Village Métamorphosé, Révolution dans la France profonde*, Plon, 2006.

COLLECTION FOTO

Format : 21 x 22,5 cm

104 pages

69 photographies en couleur

Deux papiers de création

Couverture reliée cartonnée

Prix de vente : **28 euros**

Parution en librairie : 8 décembre 2022

ISBN : 978-2-35428-188-5

ÉMILIE HAUTIER

LES ROBINS

TEXTE DE PASCAL DIBIE

Émilie Hautier découvre Ginette et son café l'été 2005. Dans cette cour, un coq à une patte, quelques chats plus ou moins errants, et quelques habitués. Chacun y avait une place. Elle y est revenue chaque été pendant une dizaine d'années, tentant d'appivoiser les frontières poreuses entre le lieu de sociabilité et le lieu de l'intime, et cette matrone, maîtresse-femme, puissante et sensible.

Puis, au décès de Raymond, le mari de Ginette, Émilie Hautier a senti l'urgence de commencer ce travail photographique : pour témoigner ce qui se passe là, raconter ces solitudes brisées, cette humanité brute, ce monde, rural, rude et tendre, qui tend à disparaître.

Elle est revenue, à l'hiver, à l'intérieur, souvent, et au fil des saisons elle a fini par faire partie de ce lieu-là, elle aussi.

Dans de nombreux villages aujourd'hui, les cafés ferment, un lieu de la sociabilité rurale disparaît. « Dame Ginette » résiste.

Pascal Dibie, fin analyste des espaces campagnards, est sensible lui aussi à cet « endroit où on peut pour un temps clore ou plutôt enclorre son monde, juste de façon à ne pas s'en échapper totalement tout en le quittant un peu quand même [...] ». Petit bistrot du fond des bois qui inquiète le passant mais rassure les présents, qui sent l'humus et la disparition, bistroquet des lisières et des écluses qui réchauffe les mariniers et inspire Simenon, bistrot des bords de ville qui abreuve sa marge, établissement reconnu du centre-ville, partout on rejoint un bistrot ou son homonyme le café comme on gagne le paradis. »

Les photos d'Émilie Hautier et le texte de Pascal Dibie suggèrent cette atmosphère chaleureuse, rassurante et pourtant empreinte de solitude, souvent au bord d'une dérive. C'est une atmosphère qui est donnée à ressentir, c'est un récit de ce monde en marge, rural, rude et tendre.





Un bistrot, ça peut pousser n'importe où : en terrain aride comme sur une terre grasse, dans une steppe comme dans un désert ou au fond d'une forêt. Certains poussent dans une cambrousse désaffectée à la lisière d'un bois, d'autres au cœur d'un village – à moins que ce ne soit le bistrot d'un bourg coscu. Bistrotquets qui surnagent ou établissements qui s'imposent, ils changent d'allure au gré des époques et parfois même des siècles. Mais leur haute utilité de rassembleur et de dépanneur de vie est partout reconnue.

Les « bistrots », ces estaminets ou ces cafés qui reflètent un monde bien particulier ne sont pas négligeables dans notre aventure humaine. Ils se déclinent partout en France et sous toutes les formes comme autant d'amplificateurs d'histoires et de légendes, tristes ou joyeuses, soulignées parfois d'alcool. Il s'y produit des histoires de comptoir que l'on dit à tort « brèves » et qui à peine énoncées se dissipent dans les brumes de vies volontairement opacifiées; à moins que ne s'installent des rites individuels et salutaires qui permettent à beaucoup d'entre nous de mieux vivre. Il y a la salle, et même la terrasse, qui aide à prendre du plaisir et à passer le temps et voir l'humanité; il y a – sous nos latitudes – le zinc où il arrive que l'on y boive autant de paroles que de liquides. Voici un lieu paradoxal de rencontres, un lieu où l'on attend, où l'on fait des connaissances, voire des confidences et des promesses, un lieu qui s'anime grâce à la moelleuse présence des consommateurs dans des espaces de partage payants, réservés à cet effet.

Quines'estpasarrêtéunjourdansl'undeces petits bistrots de lisière qui inquiètent un peu parce qu'ils sentent l'humus et la disparition, ou dans l'un de ces cafés en bordure d'écluse que les auteurs de romans policiers affectionnent tant? Le bistrot représente une source inégalable d'échappatoires multiples que chacun inventera et utilisera à sa façon. C'est un endroit où l'on peut pour un temps clore ou plutôt enclorre son monde, juste de façon à ne pas s'en échapper totalement tout en le quittant un peu quand même.

Il reste, par bonheur, dans nos campagnes de ces lieux tout simples, agencés « comme à la maison », où règne depuis des décennies une Ginette ou un Marcel incarnant une humanité augmentée par leur désir d'accueil et de partage, même s'il s'agit avant tout d'une « affaire », entendez un commerce. Le café rural est une spécificité, une sorte de service. Il sert aussi bien de garderie et de cantine pour les plus isolés et les plus âgés que de lieu de rencontre à l'heure de l'apéritif. La commensalité au sein d'un bistrot, comme disent les anthropologues, se fait dans un cadre cohérent. Plus qu'un décor, le bistrot est une « façade personnelle » remarque le sociologue Erving Goffman dans *La Mise en scène de la vie quotidienne* : cette expression désigne les éléments qui se confondent avec la personne de l'acteur lui-même, chacun y tenant un rôle. « Ici s'est inventé un cadre propre à intégrer les différentes données et à permettre aux consommateurs de relier entre elles les bribes d'expériences vécues qu'elles apportent comme institution sociale. »

Quand j'ai commencé à fréquenter ici, j'avais seize ans. On venait en mobylette. Y'avait l'épicerie. Avec le copain on achetait des sardines, c'était en été, puis on cassait la croûte dehors, on buvait un canon, puis voilà. C'est à partir de là que j'ai commencé à connaître les Robins.

Mon beau-frère coupait les cheveux. Alors ils venaient, ils se faisaient couper les cheveux, ils buvaient une tournée, y'en avait qui mangeaient des pilchards ou des sardines. On buvait rien que du rouge, y'avait pas de blanc à l'époque. C'était le rendez-vous des chasseurs.

Quand tu viens chez Ginette, t'es tous à une grande table. On vient pas au café pour boire un coup, on vient pour l'ambiance, pour les copains...

Le plaisir d'être dans la nature... Tu peux avoir une chenille qui tombe dans ton verre! T'es dehors, tu discutes avec les copains... Qu'est-ce que tu peux rêver de plus?